

DU MÊME AUTEUR

Lacaniana 2 (direction Moustapha Safouan),
Fayard, 2005

Une introduction à Freud
Le refoulement de la vérité
Hachette, Pluriel, 2001.

L'agir adolescent (sous la direction de),
éres, 2000.

Pourquoi la violence des adolescents ?
(direction avec Roland Gori et Adnan Houballah),
éres, 2000.

La science au risque de la psychanalyse
avec Roland Gori,
éres, 1999.

Problématiques adolescentes et direction de la cure
(direction avec Didier Lauru et Claude-Noële Pickmann),
éres, 1999.

Malaise dans la psychanalyse
avec Philippe Julien et Moustapha Safouan,
Arcanes-éres, 1995.

Des cerveaux et des hommes

Collection
« Actualité de la psychanalyse »

dirigée par Serge Lesourd

Thérapeutique du sujet, la psychanalyse est aussi une théorisation du rapport du sujet au monde, en ce qu'il s'inscrit dans l'inconscient. Les transformations sociales intéressent donc au plus haut point la psychanalyse tant dans sa pratique que dans sa théorie. Psychanalyse et actualité sont ainsi en liens intimes l'une avec l'autre, et c'est leur double articulation qui constitue le projet de la collection.

Ainsi, la collection « Actualité de la psychanalyse » se propose d'une part d'éclairer par la psychanalyse ce qui fait l'actualité, l'actuel des mouvements sociaux, d'autre part de transmettre l'actualité de la recherche en psychanalyse. Le travail de la clinique psychanalytique étant de fait pris dans ce double mouvement d'innovation et de compréhension de ce qui s'actualise pour le sujet, lui-même pris dans une actualité de la société.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Christian Hoffmann

Des cerveaux et des hommes

Nouvelles recherches
psychanalytiques

Préface
Roland Gori

Collection « Actualité de la psychanalyse »

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a vertical line through its center, followed by the lowercase letters 'rès'.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration :
Divan de Ginette Hoffmann

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-1844-1
Première édition © Éditions érès, 2007
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

Préface	9
Introduction	
Le sujet cartésien, l'inconscient et la science de l'esprit	29
PSYCHANALYSE, PSYCHOLOGIE ET NATURALISME	
Que serait « un rapport réel au réel » sans le langage ?....	35
Psychopathologie(s) et clinique du réel	47
La phobie	62
La répétition	68
Des cerveaux et des hommes : quel débat ?	73
LE PARADIGME ADOLESCENT	
Le paradigme adolescent	79
Violences	84
Limite et folie adolescente.....	97
Le père mort	109
L'autorité	119
L'étiologie sexuelle	127
Pas de sujet sans symptôme	134
UNE ÉTHIQUE DE LA RESPONSABILITÉ	
La responsabilité du sujet	143

« Tout cela ne va pas sans un *Je pense*. »

M. Merleau-Ponty,
La nature. Notes du cours du Collège de France,
Paris, Le Seuil, 1994, p. 366.

Préface

« L'objectivité dans les relations entre les hommes, qui fait place nette de toute enjolivure idéologique, est déjà devenue elle-même une idéologie qui nous invite à traiter les hommes comme les choses. »
T. Adorno ¹

Dans la suite de *La science au risque de la psychanalyse* ², Christian Hoffmann nous propose de *Nouvelles recherches psychanalytiques* déduites d'une réflexion épistémologique sur la forclusion du pouvoir du signifiant dans la constitution des discours scientifiques actuels. Cette « naturalisation de la pensée » constitue le noyau dur qui organise les *idéologies* des discours scientistes contemporains et leurs procédures institutionnelles. Procédures institutionnelles qui font qu'aujourd'hui plus qu'hier et sans doute moins que demain les choix politiques qui pèsent sur l'avenir de la recherche scientifique sont davantage le privilège de bureaucrates et d'affairistes que du ressort réel des collectifs de chercheurs.

La science en action dont nous parlait hier encore Bruno Latour ³ se calque aujourd'hui sur le monde des affaires dont les

1. Theodor W. Adorno (1951), *Minima moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Paris, Payot, 1981, 2003, p. 51.

2. Roland Gori et Christian Hoffmann, *La science au risque de la psychanalyse*, Toulouse, érès, 1999.

3. Bruno Latour, *La science en action : introduction à la sociologie des sciences*, Paris, La Découverte, 2005.

experts de la communauté dite scientifique auraient parfaitement intériorisé les lois du marché. Au point qu'une publication scientifique ne *vaut* actuellement qu'au regard de ce qu'elle *rapporte* à la carrière du chercheur ou à la qualification de l'équipe à laquelle il appartient en référence à la Bourse d'un *impact factor*. Par les temps qui courent, ce qui ne se calcule pas n'a aucune valeur et la pensée non calculée au sein de laquelle l'homme habiterait le langage en poète aux dires d'Heidegger se trouve actuellement vouée aux gémonies d'un monde perçu comme prérationnel, à moins qu'à se voir située comme poésie, cette pensée non calculée ne se trouve recyclée par les industries du divertissement, le fameux *Tittytainment* ⁴. Plus que jamais « la démarche mathématique s'est transformée pour ainsi dire en rituel de la pensée ⁵ ». Précisons.

Pour que cette formidable aventure anthropologique qu'a constituée l'exploration galiléenne du monde se soit transformée en *simulacre* de la pensée, il aura fallu réunir plusieurs conditions. Il aura fallu d'une part que les pratiques politiques des capitalismes successifs transforment les systèmes de formation et d'institution sociales de la recherche et d'autre part que les discours scientifiques puissent par leur efficacité même promouvoir une conception de la raison entièrement identifiée à la cognition, c'est-à-dire à sa composante *instrumentale*. Et ce au risque de voir cette Raison instrumentale transformée en garant des pires systèmes totalitaires. La plupart des totalitarismes du siècle précédent ont transformé la vie et l'existence en éléments de leur biopolitique.

Comme Michel Foucault nous l'a appris, ce ne sont pas les concepts, les objets et les méthodes des sciences qui se trouvent transformés par la pratique politique mais leurs modes d'existence sociaux et leur fonctionnement culturel. Les « conditions de possibilité » pour qu'une science apparaisse, définisse ses objets, assure la promotion d'un type de raisonnement et institue les règles formelles et les normes méthodologiques de son paradigme, ne s'identifient pas à ses « conditions de validité ». À la suite de Michel Foucault, Arnold Davidson ⁶ a parfaitement distingué ces deux niveaux d'analyse dont l'un relève de *l'archéologie du savoir* et le

4. Cf. Jean-Claude Michea (1999), *L'enseignement de l'ignorance et ses conditions modernes*, Paris, Climats, 2006.

5. Max Horkheimer et Theodor W. Adorno (1944), *La dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974, p. 42.

6. Arnold I. Davidson (2001), *L'émergence de la sexualité. Épistémologie historique et formation des concepts*, Paris, Albin Michel, 2005.

second procède de *l'épistémologie*. À confondre ces deux niveaux d'analyse, on aboutit soit à l'idée absurde de ne considérer la vérité scientifique qu'en tant que résultat de constructions idéologiques d'une société à une époque donnée, soit à l'hypothèse tout aussi absurde d'une étanchéité totale entre le discours scientifique et les conditions sociales et historiques de sa mise en œuvre. Nous devons nous garder de ces deux réductionnismes en distinguant soigneusement les conditions de validité d'un discours scientifique de la « niche écologique » au sein de laquelle il a pris naissance. Cette niche écologique rassemble les conditions de possibilité du savoir préalable au sein duquel il a pu naître, se développer et s'est trouvé tantôt idéologiquement promu tantôt politiquement réprimé. C'est dire d'entrée de jeu qu'il convient de différencier la logique interne d'un discours scientifique et ce que je proposerai d'appeler le *style anthropologique* dont il assure la promotion dans une civilisation donnée et qui en retour le soutient socialement ou le brime politiquement.

Cette distinction s'avère aujourd'hui essentielle pour analyser les métamorphoses des savoirs et des pratiques médicales, psychologiques et psychopathologiques. Faute de quoi, je dirai avec Slavoj Žižek que « les victimes principales du positivisme ne sont pas les idées embrouillées de la métaphysique mais les faits eux-mêmes ⁷ ». Je reviendrai sur ce point. Mais notons dès à présent que les conséquences de cette opération forclusive du pouvoir du signifiant ne sont pas seulement épistémologiques mais procèdent davantage encore des conditions politiques et sociales d'une civilisation. Aujourd'hui, le pouvoir qu'exerce sur la pensée l'organisation cognitivo-instrumentale du monde favorise l'aliénation et la réification du sujet, sujet collectif autant que singulier. Nous ne devrions jamais oublier que les pires systèmes politiques ont revendiqué cette identité dynamique de la vie scientifique et des politiques qu'ils mettaient en œuvre ⁸ dans le gouvernement des populations.

Le désaveu d'une affinité des styles de raisonnement avec les contextes idéologiques qui en favorisent la genèse autant que le développement, repose principalement sur une forclusion de la dette anthropogène que l'humain entretient avec le langage. C'est un des mérites et non des moindres de l'ouvrage de Christian Hoffmann de nous rappeler cette allégeance des discours scientifiques

7. Slavoj Žižek (2002), *Bienvenue dans le désert du réel*, Paris, Flammarion, 2005, p. 133.

8. Giorgio Agamben (1995), *Homo sacer, le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Le Seuil, 1997.

au pouvoir du langage et de la parole. À ce titre, nous sommes aujourd'hui plus éloignés qu'on ne se plaît à le dire et qu'on ne le croit habituellement de la philosophie des Lumières. Le scientisme qui se réclame allègrement des Lumières se rapproche davantage de l'éclairage d'Offroy de la Mettrie⁹ et de son *Homme-machine* que de celui de Diderot et de ses *pensées sur l'interprétation de la nature*¹⁰. Aujourd'hui le discours scientifique tend à réduire le fait psychique à un fonctionnement cérébral, voire à une sécrétion neuronale ou à des réseaux d'information génétique dirimés de l'histoire individuelle et collective du sujet. Les phénomènes psychiques ne seraient plus que la chose de ce véritable *animisme* de la matière objectivable par l'expertise des comportements ou l'imagerie cérébrale fonctionnelle. Nous sommes bien ici dans la lignée d'Offroy de la Mettrie qui écrivait dans *L'Homme machine* que « le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile ». L'homme se trouverait ainsi structuré comme une machine organique autorégulée qui le dispenserait de toute réflexion éthique dans la mesure où les vices et les vertus ne seraient que des productions organiquement déterminées. De la Mettrie exprimerait alors deux idées-forces selon lesquelles le crime est innocent et le remords inutile puisque nos actes et nos pensées se trouveraient subordonnés à *l'ordre de notre nature*. Dans ce matérialisme extrême, figure de proue du mécanisme physique et physiologique, l'immoralisme devrait s'imposer. De la Mettrie rejoindrait indirectement l'éthique de Sade : « Tu n'as à être que ce que ta nature t'impose. » L'ordre et la culture se trouveraient de fait subordonnés aux lois de la nature. L'éducation aurait beau faire, elle ne pourrait rien changer. La culture humaine ne serait rien d'autre qu'une production spécifique analogue au système sémiotique que les sociétés d'animaux mettent en œuvre pour s'adapter le mieux possible à leur milieu de survie. La culture se résorberait en comportement spécifique d'ajustement à l'environnement.

Ce type de réductionnisme qui fait bruyamment retour de nos jours encourage *idéologiquement* les recherches de neurosciences sociales, de neuro-économie et de neuro-marketing. Cette évidence ne nous permet en aucune façon de réduire lesdites recherches aux conditions de leurs possibilités idéologiques du savoir qui les « boostent ». Une fois encore, il convient de rappeler avec Michel

9. Offroy de la Mettrie, *L'Homme-machine*, Paris, Flammarion, 1999.

10. Denis Diderot, *Œuvres complètes*, 5 vol., Paris, Laffont, 1994.

Foucault que « le savoir n'est pas la science dans le déplacement successif de ses structures internes, c'est le champ de son histoire effective ¹¹ ».

Les phénomènes moraux et psychiques ont-ils des lois qui leur sont propres ? Sont-ils hétérogènes à l'ordre de la nature ? Ou encore les phénomènes psychiques et moraux sont-ils solubles dans l'ordre de la nature ? Les réponses à ces questions génèrent des conséquences à la fois épistémologiques, politiques et anthropologiques. Christian Hoffmann en explore les aspects du point de vue de l'épistémologie, là où dans cette préface, je préfère pour ma part en arpenter les chemins anthropologiques et politiques.

Disons-le encore une fois, à distance du scientisme d'Offroy de la Mettrie, Diderot refuse de définir la nature humaine comme un « degré zéro de société ». Comme le remarque Dominique Lecourt, pour Diderot « il n'existe pas de nature proprement humaine hors de relations qui structurent ainsi affectivement les individus dans leur jeu social. *La nature humaine n'est pas naturelle* ¹² ». Cette expression de « nature humaine » se révèle mieux que tout discours comme le concept-limite, le concept à la limite de l'*oxymore* puisque, ou bien l'espèce humaine se révèle de l'ordre de la nature et alors il est inutile d'ajouter le qualificatif d'humain, ou bien l'humain fait exception à l'ordre de la nature et on ne saurait alors placer cette exception dans une catégorie qui l'exclut.

Ce n'est pas un hasard si notre siècle commence précisément sur de multiples interrogations sur le devenir de « la nature humaine ». Aujourd'hui plus que jamais ces interrogations s'imposent par l'accélération forcenée qui fait passer notre civilisation de *l'exploitation de la nature à la fabrication du vivant*. À ce titre, les sciences humaines et sociales ont le devoir de maintenir une tension conceptuelle, née de cette expression paradoxale de *nature humaine*.

En un mot comme en cent, ce sont non seulement les conditions de validité d'un savoir scientifique que nous devons examiner dans le domaine du vivant, mais encore et surtout ses conditions de possibilité. Faute de quoi la psychologie et les autres sciences humaines tomberaient bien vite sous la damnation de Canguilhem de se faire « l'instrument d'une ambition de traiter l'homme en ins-

11. Michel Foucault, *Dits et écrits*, tome I – 1954-1969, Paris, Gallimard, 1994, p. 725.

12. Dominique Lecourt, *Humain, posthumain*, Paris, PUF, 2003, p. 117. C'est moi qui souligne.

trument ». Comme nous le rappelle Élisabeth Roudinesco, Canguilhem « se montrait particulièrement virulent à l'encontre de la psychologie du comportement, dont il pensait, à juste titre, et malgré la lutte courageuse que menaient alors les psychologues cliniciens, qu'elle finirait par imposer sa souveraineté aux autres branches de la psychologie, du fait même de sa revendication scientifique ¹³ ». Cette souveraineté de la psychologie cognitivo-instrumentale s'impose par l'alignement de ses critères de validité institutionnelle sur ceux des sciences de la vie. C'est-à-dire en réduisant le paradoxe de l'expression « nature humaine » au profit des seules sciences de la nature. Or les sciences du vivant ne sauraient se réduire aux « sciences naturelles » de la vie. Les sciences humaines et sociales doivent nécessairement s'impliquer dans ce champ du savoir pour y maintenir sous tension conceptuelle les découvertes scientifiques qui s'y réalisent. Là encore, la distribution différentielle entre le savoir et la science s'avère essentielle. Le savoir est lié au pouvoir dont il provient doublement et dont il constitue d'une part la conscience aliénée et d'autre part la performativité aliénante. La science a sa logique dont la validité interne s'avère spécifique, mais dans sa mise en culture et dans les services politiques qu'elle est susceptible de rendre, elle revient inévitablement vers le champ du savoir qui l'a rendue possible. Il n'y a pas d'Immaculée Conception de la Science. Raison supplémentaire qui exige impérativement que nous délimitons précisément ce qui relève dans les discours scientifiques de sa rationalité ou de ses idéologies.

On l'aura compris, pour moi et très clairement, l'examen épistémologique des conditions de validité des recherches psychopathologiques auxquelles Christian Hoffmann se livre a le mérite de déboucher implicitement sur une *urgence politique et anthropologique*. En effet, il serait absurde de contester a priori la naissance et le développement des nouvelles « sciences naturelles de l'humain », telles celles qui dérivent des neurosciences ou de la génétique des comportements. Par contre il nous faut au plus vite nous interroger non seulement sur les conditions de validité de leurs résultats mais plus encore sur les conditions de possibilité du savoir qui les a favorisés dans leur entreprise et les pratiques sociopolitiques qui en légitiment l'interprétation pour mieux en retour s'en trouver légitimées. On évoquera au passage la dernière expertise de l'Inserm dans le champ de la santé mentale sur « Le trouble des conduites chez l'enfant et

13. Élisabeth Roudinesco, *Philosophes dans la tourmente*, Paris, Fayard, 2005, p. 61.

l'adolescent ¹⁴ » et sa fulgurante récupération idéologique lors de la préparation du projet de loi relatif à la prévention de la délinquance. Cette récupération idéologique se trouvait en germe dans la promesse du discours de l'expertise de pouvoir « naturaliser » les troubles des conduites et de participer ainsi à une biopolitique des populations à même de suivre le comportement des bébés à la trace tout en le corrigeant occasionnellement par des psychotropes et de la psycho-rééducation. Or, les diagnostics et les traitements psychopathologiques naissent au sein d'une niche écologique ¹⁵ dont ils révèlent les valeurs morales et anthropologiques. Qui décide de la nécessité de diagnostiquer ou de traiter un comportement qui trouble l'ordre social alors même que la soumission à cet ordre social pourrait se révéler pathogène pour l'humain ? Cela ne veut pas dire que le trouble des conduites ne puisse pas manifester une souffrance psychique réelle nécessitant une prise en charge. Cela signifie simplement que cette notion se révèle « polémique », voire « politique », et qu'en aucune manière, on ne peut la considérer comme naturelle. Chaque culture dessine un profil de la maladie mentale et ce profil se révèle comme le reflet inversé de la conception non seulement de la santé mais aussi du sujet humain que la société se donne à un moment donné. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Nous l'avons dit, la réduction de la nature humaine à la nature mutile le caractère paradoxal de l'expression « nature humaine » qui définit notre espèce. Cette réduction désavoue le rôle et la fonction du langage et de la culture dans la construction du monde et de ses objets. Cette haine du scientifique à l'endroit de la parole et du langage dont il dénie l'efficacité symbolique tout en en tirant parti et profit dans sa rhétorique et sa propagande, a des conséquences anthropologiques. Et à ce titre il est impossible aujourd'hui d'esquiver le débat de savoir quel *style anthropologique* se trouve promu et déterminé par les promesses de « l'homme naturalisé » par les sciences dites « naturelles » de l'humain ¹⁶. Car cette haine de la parole et du langage qui constitue le chiffre du discours scientifique se révèle la haine de l'humain ou du moins d'une certaine conception de l'humanité. Comment ne pas évoquer Pascal Quignard :

14. http://ist.inserm.fr/basisrapports/trouble_conduites/trouble_conduites_synthese.pdf (2005).

15. Ian Hacking (1995), *L'âme réécrite. Étude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*, Paris, Le Seuil, 1998.

16. On oublie ainsi les enseignements d'un Ludwig Wittgenstein pour qui les « lois de la nature » ne sont pas « naturelles ».

« La haine du langage ne signifie rien pour l'homme qui l'énonce. Qu'un humain haïsse le langage, c'est comme la moisson qui haïrait le flanc de la colline ¹⁷. » Quand je parle ici de l'humain, je me réfère à cette dignité de l'homme qui n'est rien d'autre que son *dénuement*. L'homme nu est l'avenir de l'humanité autant que sa mémoire. L'homme nu, l'homme du dénuement, ce n'est pas l'homme dénudé de notre société du spectacle ¹⁸. C'est même tout son contraire. La « mise à nu » du sacrifice et de l'amour n'a rien à voir, c'est le cas de le dire, avec le *strip-tease* et la *transparence* de nos sociétés du déshumain. La mise à nu est ouverture, *apertura*, à la vulnérabilité constitutive de l'humain ¹⁹, amour autant que sacrifice. *A contrario*, le *strip-tease* est le fétiche qui borde dans la jouissance l'effroi du dénuement et de la mise à nu. On montre le nu pour ne pas avoir à accueillir son dénuement. On le montre pour mieux le cacher. Dans ce qu'Élisabeth Roudinesco nomme nos « sociétés de perversion », on montre le réel pour mieux l'escamoter, on l'expose aveuglément pour éviter sa rencontre.

Ce fétichisme-là est plus qu'on ne le dit, plus qu'on ne le croit, l'opérateur de la *mise en scène* de la rhétorique publicitaire et du marketing dont procède la propagande du scientisme ²⁰. Ainsi en est-il de ces fameuses expertises collectives de l'Inserm dans le champ de la santé mentale qui, depuis 2002, déversent leur flot de propagande en tentant de transformer un rapport de forces (idéologiques) en légitimité (scientifique). Christian Hoffmann poursuit dans cet ouvrage les critiques ²¹ qui se sont élevées au moment de la publication de ces expertises. Quelle qu'ait pu être leur importance *épistémologique* et *éthique*, ces critiques n'ont pas empêché la poursuite du travail d'intoxication *idéologique* de l'opinion par ces « expertises » afin de mieux la préparer aux décisions *politiques* susceptibles de recomposer le champ *social* de la santé mentale. La *novlangue* ²² du scientisme prépare l'opinion à une *nouvelle* « civilisa-

17. Pascal Quignard, *Rhétorique spéculative*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, p. 28.

18. Guy Debord (1967), *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992.

19. Georges Bataille, *L'Érotisme*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1957, p. 284.

20. Cf. R. Gori, C. Hoffman, *op. cit.*, 1999 ; et Roland Gori et Marie-José Del Volgo, *La Santé totalitaire. Essai sur la médicalisation de l'existence*, Paris, Denoël, 2005.

21. Stéphane Thibierge et Christian Hoffmann, « À propos du rapport sur les psychothérapies remis aux membres du Sénat », *Psychologie clinique* n° 17, 2004 ; Roland Gori et Marie-José Del Volgo, *op. cit.*, 2005 ; le n° 71 de *Cliniques méditerranéennes*, « Soigner, enseigner, évaluer », Toulouse, érès, 2005.

22. Victor Klemperer (1947), *LTI, la langue du III^e Reich*, Paris, Pocket, 2003.

tion médico-économique ²³ » de l'humain appuyée par les logiques croisées des économistes et des publicitaires ²⁴.

Ici ce qu'il s'agit de vendre, c'est l'idée selon laquelle le calcul devient le chiffre suprême de la pensée rationnelle et le principe selon lequel les mêmes équations peuvent gouverner à la fois la justice bourgeoise, l'échange des marchandises et les preuves épistémologiques. Ce « rationalisme économique » dont Max Weber ²⁵ avait montré que nulle part ailleurs qu'en Occident il avait atteint un tel paroxysme produit des conséquences anthropologiques et politiques majeures. Ce rationalisme économique-instrumental se révèle *totalitaire* car il est dominé par un principe d'*équivalence* qui rend comparable ce qui est hétérogène en le réduisant à des quantités abstraites autant qu'inadaptées. Peu importe la valeur épistémologique du résultat pourvu que *l'ivresse* de son interprétation favorise la conformisation sociale des conduites individuelles et accroisse le pouvoir des techniques de gouvernementalité des populations. Ici l'universalité chère aux Lumières passe par l'*homogénéisation* des valeurs et des spécificités culturelles désormais *made in USA* ²⁶.

Une certaine conception positiviste de la relation entre le fait scientifique et la réalité qu'il prétend décrire accroît la performativité de cette idéologie : l'objet de la science existerait en dehors du dispositif méthodologique. L'examen épistémologique des conditions de validité des évaluations scientifiques s'impose avec d'autant plus d'urgence que nous avons atteint un stade de civilisation « où la pensée se transforme inéluctablement en une marchandise et où le langage n'est qu'un moyen de promouvoir cette marchandise, la tentative de mettre à nu une telle dépravation doit refuser d'obéir aux exigences linguistiques et théoriques actuelles avant que leurs conséquences historiques rendent une telle tentative totalement impossible ²⁷ ». Cette conception totalitaire du savoir scien-

23. Roland Gori, « La civilisation médico-économique de l'humain : une culture du déshumain », dans Noëlle Fiault (sous la direction de), *Identité(s), filiation. Se repérer pour apprendre*, Nice, FNAREN, 57-77 ; Roland Gori et Pierre Le Coz, *L'Empire des coachs. Une nouvelle forme de contrôle social*, Paris, Albin Michel, 2006.

24. Cf. Eric Hazan, *LQR : la propagande du quotidien*, Paris, Raisons d'Agir Éditions, 2006.

25. Max Weber (1904-1905), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Pocket, 1989.

26. Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique. Cours au collège de France. 1978-1979*, Paris, Le Seuil, 2004.

27. Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, *op. cit.*, 1944, p. 14.

tiste a permis l'administration du vivant dans une folie biopolitique qui a dépouillé les sujets de leur singularité en les transformant en exemplaires de l'espèce. Marx, Adorno, Hannah Arendt et plus près de nous Giorgio Agamben, Alain Badiou et Slavoj Žižek ont montré comment cette administration scientifique de l'existence constituait le chiffre anthropologique de nos modernités. Cette biopolitique du vivant quadrillé dans ses moindres gestes privés et publics conduisait à cette folie meurtrière des camps de concentration dans lesquels Agamben voit le « nomos de la modernité ²⁸ » et Badiou cette « passion du réel ²⁹ » qui transforme le nombre en « forme de l'être ». Cette homogénéisation de l'hétérogène et cette équivalence *sans reste* des valeurs désormais commensurables conduisent à la pire des cruautés : « Le gardien compte. On se laisse compter. On ne peut pas être plus indifférents que dans le dénombrement. Les futurs kapos se tiennent un peu à l'écart. On les compte aussi, mais ils bavardent à voix basse et sourient de temps en temps en regardant du côté des ss. Ils veulent montrer qu'ils comprennent bien que, si on les compte eux aussi, cette opération ne les concerne cependant qu'à demi ³⁰. »

Bien évidemment, cela ne veut pas dire que nous devrions abandonner cette formidable invention qu'a constituée la lecture mathématique du monde mais simplement que nous nous devons de refuser qu'elle colonise de son « système » et de manière impérialiste le « monde vécu » (Habermas) en nous transformant en « *homo sacer* » (Agamben), soit cet homme que, dans le droit romain archaïque, on peut tuer sans commettre d'homicide puisqu'il se trouve déjà mort en tant que privé de ses prérogatives politiques. C'est en ce sens qu'il est urgent de *penser les conséquences anthropologiques* du savoir que permettent les découvertes scientifiques et leurs instrumentations idéologiques pour éviter qu'elles fassent de tout sujet un exclu en puissance. Sujet qui se trouverait exclu de son histoire singulière et collective mais voué au *Tittytainment* des industries d'un vivant virtualisé. Or les sciences humaines et sociales se trouvent au pli de cette interrogation que requiert l'homme modifié par la science, l'homme scientifiquement modifié. Faute de quoi « le paradigme biopolitique de l'Occident est aujourd'hui [comme hier et plus encore demain] le camp et non pas la

28. Giorgio Agamben, *op. cit.*, 1995.

29. Alain Badiou, *Le Siècle*, Paris, Le Seuil, 2005.

30. Robert Antelme (1957), *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 37.

cité³¹ ». On l'aura compris, c'est lorsque la Cité s'invite dans le Banquet des Sciences que nous sommes le plus à même d'éloigner ce spectre qui rôde encore³² et qui conduit à la dissociété³³.

Mais ce n'est pas sous cet angle politique que Christian Hoffmann choisit de déconstruire cette forclusion de l'efficacité symbolique de la parole et du langage du scientisme, mais sous celui de la *critique épistémologique*. La psychologie peut-elle se dissoudre dans une science du cerveau ? Question qui n'a cessé de hanter les lieux théorico-pratiques de cette « jeune » science humaine dès son origine et dont le fantôme fait retour aujourd'hui avec *acharnement* et *arrogance*, et ce depuis que les nouvelles technologies des neurosciences lui ont donné quelque consistance. Là encore, ce n'est pas la science qui prendrait possession d'un nouveau domaine du *savoir* mais ce sont les moyens techniques dont ce savoir se dote pour ignorer ce dont il se prive qui en assureraient le succès médiatique. Dès lors que l'on pourrait lire la pensée dans les clichés de l'imagerie cérébrale fonctionnelle ou dans l'expertise la plus débilitante qui soit des autotests de comportements, pourquoi s'embarasser de la nébuleuse complexité du fait psychique ou de la question du pouvoir du langage dans la donation du monde ? Quant au problème que pose épistémologiquement et politiquement la question d'une équivalence entre le fonctionnement psychique et un marqueur biochimique d'activité cérébrale, autant s'en débarrasser tout de suite en transformant le problème en postulat : l'IRM permet de localiser l'inconscient et de fonder la psychanalyse sur la neurobiologie. La psychanalyse viendrait se dissoudre dans une neuropsychanalyse, voire une « neuropsychosomatique³⁴ », qui permettrait tout autant la confusion des langues conceptuelles que la promotion idéologique d'une naturalisation des esprits et des populations les matérialisant. Quitte au passage à méconnaître l'avertissement épistémologique de Canguilhem : « Inutile de relever l'usage, c'est-à-dire l'abus, d'expressions non pertinentes telles que cerveau conscient, machine consciente, cerveau artificiel, ou intelligence artificielle. Mais, dira-t-on, pourquoi ces conjonctions d'incompatibles ? Sans doute parce que ces métaphores, nées chez

31. Giorgio Agamben, *op. cit.*, 1995, p. 195.

32. Cf. *l'appel de Pas de 0 de conduite pour les enfants de trois ans* et l'ouvrage collectif, *Pas de 0 de conduite pour les enfants de 3 ans !* Toulouse, érès, 2006.

33. Jacques Généreux, *La dissociété*, Paris, Le Seuil, 2006.

34. Jean-Benjamin Stora, *La neuro-psychanalyse*, Paris, PUF, 2006.

les scientifiques de l'usage légitime de modèles heuristiques ou de simulateurs sophistiqués, ont été habilement repiquées sur les lieux communs publicitaires, au stade industriel de l'informatique. Que pourrions-nous avoir contre l'ordinateur si notre cerveau est lui-même un ordinateur ? L'ordinateur chez soi ? Pourquoi pas puisqu'un ordinateur est en chacun de nous ? Un modèle de recherche scientifique a été converti en machine de propagande idéologique à deux fins : prévenir ou désarmer l'opposition à l'envahissement d'un moyen de régulation automatisée des rapports sociaux ; dissimuler la présence de décideurs derrière l'anonymat de la machine ³⁵. »

Dès lors, nul étonnement à ce que cette forclusion du pouvoir du signifiant dans le discours scientiste donne aux idéologies nouvelles, postmodernes et néolibérales, les moyens d'accomplir les prescriptions sociales nécessaires aux biopolitiques des populations. Comme on a pu le voir lors du débat généré par la dernière expertise de l'Inserm dans le champ de la santé mentale sur « le trouble des conduites chez l'enfant et l'adolescent », la naturalisation de l'esprit, de son développement cognitivo-instrumental, l'expertise des comportements qui troublent, ouvrent la voie à la naturalisation des *inégalités sociales* et aux *pratiques sécuritaires* chargées de les gérer ³⁶. Cette prétention du discours scientiste de pouvoir rendre compte d'une réalité *sans reste* s'accomplit de nos jours tantôt au nom du positivisme (seuls les faits positifs comptent), tantôt au nom du pragmatisme ou de l'utilitarisme (ce qui compte, c'est ce qui marche), tantôt au nom des impératifs d'une rationalité politique (le fascisme, le stalinisme ou le néolibéralisme). Cette *réalité sans reste* se révèle comme la formation imaginaire qui forclôt le réel en s'appuyant sur l'efficacité du symbolique.

Alain Badiou a parfaitement décrit ce « fétiche des temps actuels ³⁷ » que constitue le nombre comme conjuration du risque de réapparition du réel. Cette culture contemporaine qu'il apparente à une véritable Restauration ³⁸ impose sa loi dans nos conceptions anthropologiques du monde, de soi et des autres : « Ce qui est objectif doit aligner ses coûts sur le marché, et ce qui est subjectif

35. G. Canguilhem, « Le cerveau et la pensée », dans *Georges Canguilhem philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, 1980, 11-33 (p. 21).

36. Cf. *Pas de 0 de conduite pour les enfants de 3 ans !* ouvrage collectif, Toulouse, èrès, 2006.

37. Alain Badiou, *Le Siècle*, Paris, Le Seuil, 2005.

38. Au sens quasi historique de ce terme.